

s'inspire de Dion Chrysostome (*Disc.*, 1-4). — Les index favoriseront la consultation fructueuse de ce volume soigné. — B. STENUIT.

J. IRIGOIN (†), Francesca MALTOMINI, P. LAURENS (éd.), *Anthologie Grecque. Première partie. Anthologie Palatine. Tome IX. Livre X. Texte établi par J. I et F. M. Traduit, présenté et annoté par P.L.*, Paris, « Les Belles Lettres », 2011, 19 x 12,5, LXIII + 72 p. en partie double, br. EUR 35, ISBN 978-2-251-00565-2.

Le livre X de l'*Anthol. Palat.* compte cent vingt-six épigrammes (en fait, cent vingt-huit, car 107 et 124 doivent être dédoublées), parvenues sous le titre *Proreptica*, « épigrammes morales », littéralement « persuasives », de toutes les époques de l'Antiquité. P. Laurens, qui signe l'introduction, de même que la traduction et les notes, montre une nouvelle fois sa connaissance approfondie de l'épigramme, au long de pages sur sa diversité d'inspiration et ses prolongements à Rome (influençant parfois la Grèce), son aspect gnomique, sa force psychagogique ; les auteurs ne sont pas tous connus. La tradition manuscrite est présentée par F. Maltomini, qui se concentre sur les problèmes de composition et d'attribution : *Pal. gr.* 23, *Marc. gr.* 481 (de Maxime Planude) et *Sylloges Mineures*, en excluant les *sylloges* dépendant de l'*Anthologie* de Planude. L'établissement du texte tire parfois profit des citations, des *testimonia* et d'inscriptions reproduisant une épigramme. Le texte est suivi en bas de page de l'apparat critique : variantes et corrections ; je n'ai vu aucune nouvelle correction (sauf 80, 2 ?). La traduction serre assez bien le texte, dont les métaphores, par exemple, ne sont pas toujours aisées. Ainsi 2, 2 τρομερή φρικτή χαρασσομένη, « (la mer) frissonnante et creusée de sillons » : P. Laurens traduit bien, mais s'éloigne du texte (« creusée par la vague agitée » ?). Les cent nonante-deux notes philologiques s'avèrent bien utiles. Ce volume clôt l'édition CUF de l'*Anthol. Palat.*, commencée en 1929 par P. Waltz (12 tomes pour les 15 livres).

B. STENUIT.

Frieda KLOTZ, Katerina ΟΙΚΟΝΟΜΟΠΟΥΛΟΥ (éd.), *The Philosopher's Banquet. Plutarch's Table Talk in the Intellectual Culture of the Roman Empire*, Oxford, University Press, 2011, 14,5 x 22,5, XX + 279 p., rel. £ 55, ISBN 978-0-19-958895-4.

*Propos de table (Moralia, 46)*, sous l'allure libre d'une conversation entre convives cultivés, aborde des sujets très divers ; le débat, fort long, reste ouvert. Dans le contexte de la seconde sophistique, il mélange les genres, manifeste la *curiositas*, exalte l'*ego* et se soucie de pédagogie. Huit universitaires explorent cet univers contrasté. Dans la première partie, il est rappelé que le *symposium*, mêlant les plaisirs de la chair et de l'esprit, est une tradition illustrée par Platon et Xénophon ; d'autres auteurs sont aujourd'hui oubliés. Autres caractéristiques de *Propos de table* et qu'on trouve ailleurs dans les *Moralia* : les προβλήματα, héritage d'Aristote ; les mélanges, genre à succès, dont Pline l'Ancien, Aulu-Gelle, Athénée sont les représentants connus, parmi de nombreux autres, naufragés. « L'ordre dans le désordre » de ces miscellanées n'est pas convaincant (p. 24) ; plutôt allure de pot-pourri. Les sujets de *Propos de table* (seconde partie) ? Philosophiques, scientifiques et médicaux ; badin ou sérieux, Plutarque s'adresse à un public varié, du débutant au platonicien confirmé. On s'attache aussi à cerner l'influence péripatéticienne (une évidence au temps de l'éclectisme), de même que les liens, autrement plus essentiels ici, entre médecine et philosophie : le *symposium*, pour un Ancien, c'est l'équilibre du corps et de l'esprit, une forme de bonheur ; pourquoi hésiter à l'affirmer fortement ? Les Romains en raffolaient. Troisième partie, sur les éléments historiques, bien présents : biographiques, mais à la façon du portrait de Socrate dans Platon ; autobiographiques entre

affirmation des convictions et modestie : Plutarque met en scène sa *persona*, il n'écrit pas une autobiographie. La quatrième partie établit les parallèles entre les *Propos de table* et les *Vies*, peu nombreux malgré la quasi-synchronie des œuvres : question de modestie ? Ces huit contributions aident à mieux apprécier *Propos de table*, quoiqu'on reste un peu sur sa ... faim. – B. STENUIT.

C. PELLING, *Plutarch Caesar Translated with an Introduction and Commentary by C. P.* (Clarendon Ancient History Series), Oxford, University Press, 2011, 14 x 21.5, XIX + 519 p., br. £ 35, ISBN 978-0-19-960835-5.

Anybody who has even a cursory acquaintance with Plutarchean studies in the last few decades will know the name of Christopher Pelling, who has made the study of Plutarch particularly his own. The present edition reflects well C. Pelling's command of his subject. The preface offers especially insightful discussions of the *Life* and Plutarch's work methods, as well as Shakespeare's use of him as a source. A discussion of Plutarch and Roman politics is a trifle more perfunctory, as C. Pelling himself might acknowledge (cf. p. v-vi). The translation is accurate and elegant and is followed by an exhaustive commentary with few problems left undiscussed. The depth and density of the latter means that this edition will be of use mostly to postgrads and advanced scholars, and this leads to a complaint. In my view those working at this level should have a text. Unfortunately, it does not seem to be the policy of this series – Lewis' *Asconius* is a notable exception – to provide one, and one can only wonder how much it would add to the price. Certainly the Italian editions of Mondadori and Rizzoli do not seem to have had any difficulties in making one available. — I now append a few remarks on some individual matters. P. 15: I am not as sure as C. Pelling seems to be that Wallace-Hadrill's characterisation of Suetonius' *Lives* as 'not-history' is apposite. P. 30: C. Pelling mentions Mossman's discussion of statues (*Georgica*, 1991) but the more helpful treatment of Duff (*Plutarch's Lives*, 1999) should also be cited. P. 53: oral tradition as a source is discussed here and Plut., *Life of Sulla*, 14 might perhaps deserve a mention. P. 62, n. 158: C. Pelling notes Brunt's challenge to Gelzer's definition of nobility. It should be observed, however, that Brunt's thesis was the subject of severe criticism by Burckhardt (*Historia* [1990]) and comprehensively demolished by Shackleton Bailey (*AJP* [1986]). P. 134: Sulla's motive in requiring Caesar to divorce may not be as unclear as C. Pelling thinks. Sulla seems to have followed a set policy requiring all who had forged marriage links with the Cinnan family to break them (Keaveney, *Sulla the Last Republican*, 2005, 2<sup>nd</sup> ed., p. 129). P. 137: *pace* C. Pelling, I believe all the evidence points towards Caesar having been proscribed. P. 140: C. Pelling oscillates between 74 and 73 B.C. for the arrival of Lucullus and Cotta in Asia. I believe 74 is by far the more probable (Keaveney, *Lucullus -A Life*, 2009, 2<sup>nd</sup> ed., p. 255-285, 296-299). P. 145: C. Pelling thinks Antonius' depredations in Greece took place in the first civil war. I would say the first Mithridatic is more likely, as we know he served under Sulla then, a view also taken by the commentator Marshall (1985) on the source *Asconius* 84C. P. 148: the small beginnings of Caesar's power remind us of a similar observation about the quarrel between Marius and Sulla (Plut., *Sulla*, 3-4). P. 275: Plutarch is fond of the *tertius gaudens* metaphor. See *Sulla*, 29 for another vivid example. P. 294: as regards the beating of the man from Novum Comum, I follow Hardy who believes that Marcellus' action was an impolitic gesture to demonstrate his belief that the inhabitants were still Latins (*Critica Storica*, 1985). P. 300: mutiny in Caesar's army the following year shows that reports of unrest were not groundless (Keaveney, *The Army in the Roman Revolution*, 2007). P. 326: I believe that 'principled support for the legitimate government' would not rule out also personal grievance in the case of Labienus (*Army in the Roman Revolution*). P. 471: It is worth noting perhaps that John Masefield wrote a poem, 'The Rider at the Gate', in which he depicts the ghost of Pompey trying in vain to warn Caesar of his impending fate. – A. KEAVENEY.